

Enfance rurale

Je garde en mémoire l'étonnement que nous, les petits "indigènes", avions devant les "Parisiens". Habillés autrement de vêtements élégants, portant des sandales ouvertes peu adaptées aux ronces et aux chaumes, ils proposaient des jeux différents des nôtres et en particulier des jeux de société fascinants. Ils usaient d'un vocabulaire qui nous surprenait, avaient des héros inconnus, possédaient quelquefois des bicyclettes adaptées à leur taille, alors que beaucoup d'indigènes pédalaient la hanche coincée sous le cadre du vélo de leur grand père.

Nous reprenions l'avantage dans le bourg en nous embarquant dans des "boîtes à savon", munies de vieux roulements à billes, dévalant les rues avec fracas. A Mauron, chose rare, nous avons eu le génie des chars à voile pouvant embarquer deux passagers. Ils étaient faits de bois croisés munis de quatre vieilles roues de vélo données par les mécaniciens en cycle. Il nous fallait de la place. Nous nous lancions sur la route nationale, la grand'route, à la surprise des voitures de parisiens qui faisaient un grand écart en nous voyant surgir en haut d'une côte, toute voile rouge gonflée. N'avançant que vent arrière, ils nous fallait tirer ces engins au retour pour rentrer à la maison. Nous avions aussi une flottille de radeaux, faits d'un carcan de bois emprisonnant des bidons d'huile de deux litres. Ils se faufilaient sous les saules de la rivière quand ils n'étaient pas pillés et coulés par les vikings d'une bande adverse.

En face des Parisiens, nous échangeons des confidences en gallo pour nous affirmer, inventions des mares peuplées de monstres, entraînaient les malheureux dans des granges pleines de chauve-souris qui devenaient nos alliées pour démonter notre courage. Nous pénétrions dans les caves et greniers en affectant de ne pas craindre les araignées. Nous allions caresser une petite génisse en leur disant que c'était un taureau. Nous faisons du toboggan sans peur sur les meules de foin.

Nous nous flattions de nous enfoncer plus hardiment dans la nature, d'avoir un meilleur sens de l'orientation, de manipuler sans crainte grenouilles et insectes, de patouiller dans les rivières, sangsues ou pas, d'y nager avec le secours d'une botte de jonc, de savoir distinguer pommes à couteaux et pommes à cidre et de savoir faire de pommes, plantées au bout d'un bout de bois, des projectiles terribles. Et puis nous étions armés... d'un couteau bien sûr et d'un lance-pierre. Nous sortions aussi nos arcs tirant parfois des baleines de parapluie fort dangereuses. Nous faisions des pêtoirs avec du sureau. Les Parisiens disposaient quelquefois d'un pistolet à bouchon, mais devant ces fins civilisés, nous nous posions en vrai guerrier, pas en gangster. Nous étions sûrs, nous, d'avoir le panache des cadets de Gascogne. Ah, mais!!

Les Parisiens avaient des délicatesses. Nous étions persuadés qu'ils frimaient. Vrais poètes, nous ravissions les petites parisiennes en jetant un moulin sur le ruisseau, en fabriquant des sifflets de bois avec des hanches difficiles à régler, en tirant une musique envoûtante d'une herbe frottée sur un récipient, en leur faisant des poupées de pommes de terre ou de petites pommes de pin vêtues de feuilles de châtaigniers...

Les tas de sciure des scieries nous servaient de plage. Nous creusions dans cette sciure, mieux que des troglodytes, des maisons et tunnels accueillants en dérangeant quelquefois des nids de lapins quand ce n'étaient pas de couleuvres.

Nous vivions un vrai bonheur dans ces rencontres qui obligeaient chacun à se dépasser et à communiquer ses expériences.

Joseph BOULE n° 0367